Jeux onomastiques sur la frontière

Robert Lafont

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3494>

DOI : [10.4000/praxematique.3494](https://doi.org/10.4000/praxematique.3494)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1987

Pagination : 77-95

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Robert Lafont, « Jeux onomastiques sur la frontière », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 8 | 1987, document 6, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3494> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3494>

Robert LAFONT
Université Paul Valéry
Montpellier III.

JEUX ONOMASTIQUES SUR LA FRONTIERE

Ces réflexions linguistiques sont faites en marge et en renfort d'une étude sur l'épos médiéval (1), qui a nécessairement un caractère moins spécialisé. Une science du langage, s'il est vrai que le propre de tout langage est de produire du sens, doit être sollicitée à éclairer ce que l'analyste du texte cherche dans le texte, qui est bien un sens. Si le texte est pris non comme une instance solitaire datée, et autorisée d'un producteur, mais comme un ensemble 'feuilleté' dans le temps, traversé d'interventions et modifié de conjonctures, l'histoire étire le sens. La praxématique est donc appelée à assurer les méthodes de dégagement de cette signification où le vécu rencontre l'écrit en une représentation surdéterminée (idéologisée), que nous proposons d'appeler désormais un sens d'histoire.

Pour cela la théorie va passer, paradoxalement à première vue, par un domaine de nomination où le sens s'abolit, celui du nom propre. Le texte que nous étudions est en effet une fable dont les actants prennent sens par leurs masques d'acteurs, et ces masques sont d'abord des anthroponymes, sous lesquels on les identifie dans les reproductions de la fable : Roland est Roland du premier texte où son nom est donné à lire (la Nota Emilia-nense, glose d'un manuscrit de San Millán de la Cogolla qu'on date de 1060-1080) jusqu'à l'Orlando furioso et autres récurrences tardives. Cet anthroponyme signale un sens d'histoire caché dans le non-sens évident de cette séquence de phonèmes /olã/, étrangère précisément à toute structure de signifiant français connu.

POUR UNE THEORIE PRAXEMATIQUE DU NOM PROPRE

Dans le Travail et la Langue (pp. 129-132) la question du nom propre était traitée rapidement, en accord avec l'opinion de la plupart des

linguistes, pour qui cette catégorie se définit par le défaut de signification (contenu) de la forme de l'expression. Mais un premier effort était fait pour articuler cette donnée de base avec la théorie. Le nom propre était donné comme une approximation de l'utopie d'un langage infinitisé, celui qui ferait correspondre une forme linguistique propre à chaque occasion de nomination et, constitué ainsi d'hapax seulement, ne serait plus langage du tout.

Le nom propre, toponyme ou anthroponyme, est un hapax dans la mesure où chaque individualité, topologique ou personnelle, reçoit par lui une nomination hors les catégorisations qu'opère le praxème (en typisation et en hiérarchie signifiante), une nomination hors fonctionnement, qui en définitive n'en est pas une, mais une forme vide, purement et tout arbitrairement démarcatrice (la dé-nomination est ainsi autre chose que la nomination ; on pourrait dire : sa négation, ou du moins son extériorité). C'est d'ailleurs par là que la singularité nominative rejoint le parapraxémique et permet de poser la singularité numérative.

On pourrait aller plus loin dans la compréhension de cet allègement praxémique, qui est en fait un évitement de l'actualisation du sens. Au-delà du parapraxémique, le métapraxémique se profile dans Louis XIV ou Fifth Avenue. D'un côté un nom propre, de l'autre un praxème banal (ou nom commun), sert de cadre d'inscription à une unité de positionnement. L'individu devient une pure instance numérique. La série remplace la catégorisation, elle ne l'évite même plus.

Le procédé est encore plus net si l'on dit, supprimant tout nom : j'habite au quatorze ou (à l'hôpital) j'ai porté son repas au quatorze. L'effet est celui de délocalisation d'un côté, de dépersonnalisation de l'autre. Et la dépersonnalisation, valorisée pour sa praticité, tourne aussi bien à l'invalidation de l'humain : " il n'est plus qu'un numéro ".

La praticité revient à ceci que le sujet qui a l'obligation en son discours de nommer l'autre, topos ou sujet, se décharge la mémoire d'une dénomination 'insensée'. Nous savons tous quelle charge mémorielle constitue le nom des personnes que nous fréquentons (2), ou des rues qu'elles habitent. C'est la difficulté même de l'hapax. Les rapports sociaux et les rapports avec l'environnement naturel exigent de nous une compétence du non-sens que rien n'ordonne ni ne construit.

Mais, comme on le sait, les noms propres ne sont, diachroniquement

considérés, que des noms communs évidés de sens. L'onomastique est donc justifiée de restaurer le sens là où il s'est aboli. Dans les cas, si fréquents, où la forme phonologique du nom propre est celle d'un signifiant de la langue naturelle, la compétence du non-sens comporte une capacité exigée d'éteindre un sens qui " frappe à la porte ". Il me faut appeler Leroux un individu qui a peut-être les cheveux d'un noir d'ébène et Rue des Tilleuls une artère où l'urbanisation a fait disparaître toute végétation.

Je ne peux le faire qu'à l'usage, finissant par trouver normale l'anormalité. Par contrainte, en somme. La vacuité sémantique, l'insignifiance s'apprennent ; on s'y force. Et l'on est toujours menacé d'un retour du sens, qui alimente l'humour. Dans ce cas où la dénotation s'abolit, la caisse de résonance connotative existe toujours, mais elle a changé de rang : elle est faite de dénotations. Le fou rire, décharge connotative s'il en est, nous guette à devoir appeler Legros un homme minuscule et squelettique, les Rosiers un dépôt d'ordures.

Ces remarques sur un fonctionnement (le nom propre est, pour nous, une fonction, non une catégorie), parmi tant d'autres qu'il faudrait faire, nous amène à formuler l'insignifiance du nom propre d'après une définition nôtre de la signifiance. Le nom propre, en vue dynamique, n'est pas un évitement inerte du sens, une non-signification : celle-ci n'est qu'un résultat. Le fonctionnement dénotatif est une inhibition du processus signifiant. La société l'impose au sujet. Le sujet s'en venge parfois.

Nous voici donc arrivé au point inévitable du croisement où s'instaure la linguistique matérialiste : entre la reconnaissance de la régulation sociale et la mise en évidence du travail signifiant, ou travail du sujet. Sur ce point toujours conflictuel, où bourgeonne la dialectique du sens, le nom propre nous apparaît comme un affrontement perpétuel de l'évidement ou évitement des programmes signifiants avec la pulsion signifiante appuyée sur les programmes praxémiques. Le sujet est ainsi pris dans la contradiction du social, qui l'oblige à ne plus faire sens de ce que précisément il lui a appris à régler pour signifier.

Mais, s'il s'agit d'anthroponyme, la question se complique du rapport de deux sujets en inégalité : il y a l'interpellant et l'interpellé, le nommant et le nommé.

Le nommé a reçu un nom. Il a appris cette notation, qui l'attendait

avant l'éveil de sa conscience, dans les premiers rapports avec son entourage. D'abord le prénom qui fait de lui un autre dans l'entourage, ensuite le patronyme qui fait de lui un même. On sait qu'il acquiert le statut de sujet humain par la traversée obligatoire de cette étape et son dépassement, quand il acquiert la personne je/tu. A bien des égards, cette situation est ressentie comme tyrannique. Combien d'individus humains se sont sentis aliénés par le choix qui a été fait, à leur place, d'un prénom, et par l'hérédité qui les a affublés d'un patronyme dont ils n'auraient pas voulu. S'inventer prénom et nom est une pratique revancharde où s'affirme l'autonomie du sujet : les " auteurs " y deviennent auteurs d'eux-mêmes.

Il s'agit bien d'une aliénation : d'une soumission du soi à l'autre, de l'individu au socius et à l'intermédiaire autoritaire du socius qu'est le géniteur, ou tuteur. Aussi le 'don de nom' est-il dans toutes les sociétés un acte redouté et redoutable, sanctionné et scellé de transcendance. Le prêtre y confirme le père. Le baptême chrétien fait du nom un passeport pour l'Eglise. La société laïque nous impose pour tous les actes légaux un patronyme. Elle nous re-donne sans arrêt notre nom. Cette itération est l'image la plus forte du gel d'identité, absolue tyrannie qui infirme la vie dans la nomination inerte du vivant.

En conséquence, tout sujet est dans l'ambiguïté devant son nom. En dehors des cas limites de répulsion (une procédure de changement de patronyme est tout de-même possible en France), nous sommes tous pris entre la reconnaissance pratique de l'insignifiance des noms que nous portons, entre l'adhésion à cette insignifiance qui nous instaure comme êtres sociaux, et une curiosité " étymologique " qui rapatrie le sens, dénotatif et connotatif, là où il a été invalidé, en nous saturant de subjectivité fantasmatique.

L'interpellation est de cette façon un moment périlleux de l'intersubjectivité.

Oublier le nom de quelqu'un, alors qu'on a besoin de le nommer, est la chose la plus banale, mais une impolitesse grave. Il semble que nous refusions l'être (social) à notre interlocuteur.

Mais réintroduire la signifiance dans sa dénomination, c'est le nier d'autre façon, en l'aliénant au jugement prédicatif.

Des deux façons, je est au danger, - dans la tentation aussi -, de prendre le pouvoir sur tu. La politesse, en France contemporaine du moins, recommande de ne pas nommer. Monsieur marque une déférence que Monsieur

Dupont infirme. Le terme interpersonnel Monsieur compense d'un rapport implicite de soumission le blanc de la nomination.

On comprend, devant ces complications d'usage relevant d'une stratégie des sujets entre eux, et des sujets avec le social, l'économie qu'il y a à user de noms propres véritablement vides de sens. On a souvent attesté l'usage des Dogon, qui empruntent tout simplement leurs noms à un autre dialecte que celui d'usage courant : au jámsay ou au tógo (3). Les prénoms dans la société française sont, sauf cas de réinvention d'un sens (Rosemonde), dans cette situation d'hétérogénéité linguistique : Etienne, Philippe, Robert, Emmanuel appartiennent à d'autres langues que celle où ils s'insèrent. Ils sont fonctionnellement indécodables.

Parlant d'hétérogénéité, nous mettons en place le critère de frontière du sens, qui nous paraît propre à ouvrir une pratique d'analyse, fondée sur tout ce qui a été dit du soi et de l'autre.

Dans la situation d'homogénéité linguistique, la frontière existe bien, mais elle est purement fonctionnelle, arbitraire, et poreuse autant que contraignante. C'est elle qui fait basculer Leroux du côté de l'insignifiance et remplace ainsi la dialectique nominative par l'identification individualisante. Mais elle ne peut faire que le roux soit chassé des possibilités de la langue.

Il en est de même, mais selon un mécanisme signifiant, avec les dénominations positionnelles imparfaites : Louis XIV privilégie la numération sur le sens, (à la différence par exemple de Louis le Grand), mais par effet métonymique, le sens peut survenir à tout instant. L'expérience socio-culturelle recouverte par l'instance quatorzième des rois Louis peut être maintenue à l'écart du discours, mais aussi bien l'envahir : on parlera ainsi d'un style Louis XIV (comme on parle d'ailleurs d'un chic Fifth Avenue).

Il n'y a de frontière imperméable entre sens et non-sens, de moyen pour le non-sens d'occuper toute la conscience linguistique et de régler tout l'acte langagier que dans le positionnement pur : le "quatorze".

L'hétérogénéité réalise autrement la frontière. Nous avons dans le Travail et la Langue proposé de la voir à son oeuvre d'effacement dans les noms appartenant par origine à d'autres langues que le français et à des langues disparues. Nous voudrions reprendre l'étude à ce point, d'une façon plus sociologique et plus historique à la fois.

Sociologiquement, il convient de distinguer entre une hétérogénéité interne, qui concerne les langues dites minoritaires ou régionales, et une hétérogénéité externe, celles des langues qui ont déversé leurs noms propres dans la société française par l'immigration. Cette distinction est aussi bien historique : un Schwarzmann est allogène de l'intérieur, s'il est alsacien, ou allogène de l'extérieur, s'il est immigré : le fait historique de l'annexion d'une province germanophone fait la différence. Il convient aussi d'établir des degrés selon la distance linguistique. La frontière entre sens et non-sens sera moins infranchissable si nous avons affaire à l'individu nommé Delpont (occitan) ou Puentes (castillan) que s'il s'agit de Brückmann.

Le problème socio-historique du nom propre, formulé en termes linguistiques, est en définitive non celui de la frontière elle-même, mais celui de la transitivité du sens, liée à des faits phonologiques, morphologiques, lexicaux. Une nouvelle onomastique est là possible.

L'onomastique, telle qu'elle s'est constituée, use de procédures heuristiques dont les unes s'appuient sur des connaissances objectives sûres (les langues connues) et les autres sur des objets reconstruits (les langues disparues qu'elle permet précisément d'atteindre). Elle propose une transitivité du sens à usage scientifique, par éclaircissement des significations à l'intérieur des systèmes linguistiques allogènes ou vieillis.

Insistons sur cet usage scientifique. Nous sommes en effet toujours menacés par la confusion entre un fonctionnement social et une explicitation scientifique, entre une praxis linguistique et une praxis de linguistique. L'ethnologie est parfois tombée dans ce travers, et pour cette raison Cl. Lévi-Strauss attribue un sens (celui que l'ethnologue décrit en système) au nom de personne.

Le fond de la fonction dénomminative étant la vacuité du sens, l'onomastique est strictement anti-fonctionnelle : son objet est de faire le plein au lieu d'évidement. Elle sature de sens ce que la régulation condamne à l'insignifiance. Elle est ainsi fidèle à son statut de science objective et positive, qui est de revenir sur des procédures courantes pour les saisir mieux, de les retrousser pour en comprendre la trajectoire.

Cela dit, il est permis de se demander si entre le principe fonctionnel de l'insignifiance et la saturation de sens, terme de l'intellection scientifique, il y a contradiction totale. Ne découvre-t-on pas dans l'usage

linguistique, considéré non plus en fonctionnement de principe, a-situationnel et a-chronique, mais dans l'épaisseur temporelle et dans la réalité des contacts entre systèmes linguistiques hétérogènes, entre ethnies, cultures ou classes, une activité de passage des frontières, une dialectique de l'homogénéité et de l'hétérogénéité (4), un travail du sens entre positivité et négativité, ou un jeu (selon qu'il s'agit ou non d'activité fantasmatique) sur des seuils ? Frontière : muraille de Chine, ou seuil de l'Autre ? Dans le temps : perte ou déplacement du sens ?

Prenons comme repères les toponymes doubles du type Montcuq ou Dunhampton. Ils posent qu'à un moment de l'histoire de deux sociétés en contact, ou de deux langues en successivité, il a été nécessaire de suppléer cuq, incompris, par mont (un prélatin, - aquitain ? - par le praxème latin), dun par hampton (le celtique par l'anglosaxon), mais que cette possibilité existait. Ce sont des praxèmes "du seuil d'histoire".

La chose doit être encore plus nette s'il s'agit d'anthroponymes où est engagée, dans le contact des langues, la dénomination réciproque du soi et de l'autre. C'est là que nous allons trouver la racine de ce qui est appelé depuis une vingtaine d'années l'ethnotype, et que nous observerons actif le sens d'histoire.

L'une des tâches de la praxématique est sans doute, en reconnaissant tout ce que l'onomastique nous a appris sur la langue, sur l'appropriation du soi ethnique et sur la distance culturelle, sur l'histoire elle-même, de déplacer l'ensemble de l'investigation, faisant de la curiosité pour le culturel un moteur de recherche, et du sens sans cesse rejoué le centre d'une vue linguistique. De montrer, non comment l'insignifiance est dans le nom propre, mais comment elle y survient, s'y installe, et entre quelles marges résiduelles. Comment, en définitive, il y a, encore et toujours, sens dans le non-sens, vie du sens sous son invalidation, transitivity plus ou moins déviée dans la fermeture frontalière.

LE SOI CHRETIEN ET L'AUTRE MUSULMAN

Le cadre historique de notre travail est le contact entre l'Islam espagnol et l'intervenant franc, du VIII^e au XII^e siècles. Le corpus à étudier, le texte épique qui interprète ce contact. Restreignons l'enquête cette fois aux anthroponymes mis en jeu par une fable actantielle qu'on connaît bien, dont la forme parfaite, totale et close est dans le manuscrit Digby 23 de la

Bodleian Library d'Oxford, et qui a reçu le titre moderne (simple repère bibliographique) de Chanson de Roland.

Dans cette étude, nous rencontrons la commodité du praxème Frontière. Nous l'avons utilisé sur un plan d'analyse, mais il structure dans l'usage un sens d'histoire. La Frontière a été la ligne de partage entre terres d'appartenance chrétienne et terres d'appartenance musulmane : une ligne de contacts et un front militaire suivant les années. La " frontière dans l'homme " a été frontière sur le terrain ; la frontière entre sens et non-sens s'est dessinée sur plaines et plateaux.

Il y a plusieurs Frontières islamo-chrétiennes. Celle qui concerne les Francs est au Nord de la Péninsule ibérique. Elle est elle-même double, puisqu'elle borne à l'ouest un royaume chrétien, la Navarre (avec son appendice tardif d'Aragon), et à l'est des comtés qui forment organisés depuis Toulouse ou Narbonne, la Marca hispanica de l'Empire carolingien et qui prendront au XII^e siècle le nom de Catalogne.

Une autre frontière est la castillano-léonaise. Signalons, d'entrée d'exposé, un important parallélisme onomastique bâti sur un aller-retour linguistique. Les Frontières ont été caractérisées pendant quatre siècles par des réseaux de châteaux forts. Les Chrétiens qui ont avancé depuis la région de Burgos étaient des Castellani, " gens de châteaux ". Ceux qui ont avancé depuis Urgell ou Ripoll, puis Gérone et Barcelone, l'ont été aussi. Mais leur nom a été fait sur l'arabe qal'at, " château " : *qal'at + -āni, au prix d'une métathèse tardive (postérieure à la sonorisation du -t- intervocalique) donne catalani. Cette étymologie paraît la seule plausible, une fois écartées les hypothèses compliquées et les rêveries (5). Les Castillans ont fait d'un praxème de leur langue leur nom propre (6). Les Catalans se sont approprié le praxème correspondant dans la langue de l'autre.

Mais il y a discordance entre Catalani et Catalonia : substitution de suffixe. Là encore le sens d'histoire a travaillé : -onia renvoie par parallélisme à Vasconia ; l'Est chrétien renvoie à son Ouest ; à moins qu'il ne renvoie à Franconia, la preuve toponymique de francité. La discordance existe déjà dans la première mention connue (près de 1100), qui est un serment fait par des Carcassonnais à Ramon Berenguer III de Barcelone : on y lit Catalan et Cataluign. On est jamais revenu sur elle.

Mais restreignons nos vues à l'anthroponymie de la Frontière navarraise, la seule qui concerne la Chanson de Roland. Trois étapes nominatives se présentent textuellement à nous.

1. Le nom du soi : le couple moteur de la fable.

La Chanson de Roland pourrait être aussi bien une Chanson de Charles. Mais Charles appartient à l'histoire non interprétée : son nom préexiste à la fable. Elle pourrait être une Chanson d'Olivier. Certains critiques imaginent qu'elle a d'abord été cela. Pourtant Roland-Olivier, le couple est inséparable narrativement. Il est présent déjà dans la Nota Emilianense où il est parlé de douze neptis, c'est-à-dire 'neveux' de Charlemagne, et où six d'entre eux sont nommés. Une pudeur aussi tenace qu'inconsciente a fait ignorer par la critique ce que prouve clairement l'ensemble des textes rolandiens et d'autres oeuvres épiques : le terme de 'neveux' ne désigne pas ici un rapport de consanguinité latérale. Il concerne une pratique socio-culturelle, l'homosexualité régulée et sublimée dans l'idéologie guerrière. Les neveux de Charles sont liés à lui par un lien sacré, mais de nature homosexuelle. Ils sont aussi liés les uns aux autres par couples de " charnels amis " (l'expression domine un fragment textuel étranger à Digby 23, élaboré probablement à Saint-Martial de Limoges).

Roland et Olivier, sur la Frontière, devant un même féodal (le lien d'avuncularité existe aussi chez les Sarrasins), qui est l'autre ethnique, représentent le monde des Franceis, c'est-à-dire des gens originaires d'Outre-Pyrénées, de façon large, d'un pays que la Chanson étend jusqu'au Rhin et fait déborder sur l'Angleterre. Ce monde parle un dialecte roman ou un dialecte germanique. Il est fait de la longue coexistence ethnique (elle commence au VI^e siècle) des Gallo-romains, intégralement latinisés, et des Germains. Ceux-ci représentent trois vagues distinctes, distantes dans le temps et diverses dans leurs déplacements : une vague francique qui a atteint la vallée de la Seine, conquis le sud de la Loire et reconstitué à son profit l'Empire ; une première vague scandinave, ou gotique, qui, après avoir traversé l'Europe orientale, s'est fixée en Aquitaine, en Septimanie (d'où les Francs la délogeront) et en Espagne ; enfin la vague scandinave maritime des Vikings qui est intervenue partout, mais a trouvé son lieu dans l'extrême Neustrie, appelée Normandie, d'où elle a conquis la Grande Bretagne, l'Italie du Sud et la Sicile.

D'un point de vue onomastique, les trois grands peuples germaniques ont un même usage. Leurs noms sont doubles (il s'agit naturellement des noms d'une aristocratie guerrière) : ils accolent deux praxèmes d'égale valeur connotative (7). Ce sont des 'noms de gloire' doubles. Le praxème 'gloire' hruoth est d'ailleurs élément premier de façon majoritaire. Tous les Rodrigue,

Roger, Robert, etc... d'Europe ont inscrit leur carrière dans cette préfiguration du sens de leur vie que leur proposent leur baptême et que signale à distance l'initiale Ro-.

Or, dans cet exemple, Roland n'est pas parfaitement attendu. Hruotland associe la 'terre' à la 'gloire'. La suggestion a été faite d'une substitution (8). Hruothland remplacerait Hruothnand = " gloire + hardi ".

Or il est une autre substitution, parallèle, historiquement observable. Le chef viking qui prend pied dans la région de Rouen et devient le premier " duc de Normandie " s'appelle Hruotwulf, " gloire + loup ", d'un nom banal qui devait donner Rodolphe en roman. Le nom a été latinisé en Rollone ; wulf a été remplacé par une forme scandinave probablement lân avec a vélarisé: " gloire, chance ".

Il est inévitable que les deux acteurs investis ainsi d'un sens d'histoire se rencontrent en un récit symbolique. Nous le lisons dans Orderic Vital, chroniqueur ecclésiastique du pouvoir normand (9) : Rollon tue au combat Rollandum signiferum eorum ; " Roland leur porte-enseigne ", Eorum, 'leur', renvoie aux " Gaulois ". La puissance et la gloire passent, dans le cadre de l'ancienne Gaule, d'un Roland à un Rollon.

Roland est donc à la fois le héros franc et le héros normand. Il est la pièce principale d'une fable conservée à Oxford, écrite en dialecte normand (10), où la fidélité carolingienne doit être entendue comme une hostilité sans faiblesse aux Capétiens, usurpateurs depuis 987. Saint-Denis devait quelques temps après transformer cela (11) ; mais nous parlons de l'étape du poème d'Oxford.

Olivier est un tout autre nom. Il provient d'un autre horizon culturel. Mais lequel ? Celui de la latinité ? Il est trop facile et trop général d'attester d'emblée Oliva, 'l'olive' et Olivarius 'l'olivier'. La question nous paraît moins simple.

Avec beaucoup d'historiens, nous faisons le rapprochement avec le nom d'Oliba, le grand abbé de Ripoll qui joua un si grand rôle dans les affaires d'Espagne et de Septimanie, dont l'action politique est aux sources de la catalanité historique (12). Mais parler d'Oliba, c'est poser un problème de phonétique historique, qu'on peut formuler B/V.

Oliba appartient à un paradigme nominal où un nominatif en -a répond à un accusatif en -ane (13). C'est un paradigme germanique, en l'occurrence wisigothique. Y aurait-on versé le nom latin de l' " olive ". A cela s'oppose

la différence de genre. Et surtout la consonne intervocalique /v/. La remontée de la spirante labio-dentale /v/ à l'occlusive bilabiale /b/n'est ni du germanique, où elle s'assourdit en /f/, ni du roman de Catalogne, ni du gallo-roman où c'est b au contraire qui s'est spirantisé de haute date en /v/.

Cette impossibilité a deux conséquences :

- La collusion d'Oliba, prénom morphologiquement germain (on dit : wisigothique) et d'oliva appartient à une autre zone, facile à repérer : celle du substrat euskarien. En basque /v/ n'existe pas, et lorsqu'il est emprunté, il est réalisé /b/. Cette neutralisation, qui avancera vers l'est, au nord comme au sud des Pyrénées, est limitée au XI^e siècle à l'extrême ouest de la Romania. Le moine de la Nota Emilianense la fait : Olibero. C'est là, en Navarre, qu'Oliba a été pris pour Oliva, et que pour masculiniser le prénom, un Olivarius a été sollicité. C'est de Navarre qu'Olivier est venu.
- A l'est, il faut chercher à Oliba une autre étymologie. La plus probable (à laquelle on s'étonne que la critique n'ait pas encore pensé) est le bas latin olibanu (du grec libano, venu de l'hébreu), "l'encens". Un tel proparoxyton, en une zone de fragilité de -n final, se verse facilement dans la déclinaison -a/-ane. Oliba est donc un prénom métaphorique où intervient l'encens, comme la myrrhe intervient étymologiquement dans le nom de Marie.

A remarquer la façon dont les noms des six " neveux " se présentent dans la Nota Emilianense :

Roland - { Bertrand }
Ogier - { Guillaume }
Olivier- Turpin (14)

Cette structure des noms est une structure du sens de l'épopée : en ordonnée le couple Roland-Olivier encadre le système onomastique ; en abscisse Olivier est joint à Turpin, l'évêque. Il y a marque d'Eglise sur le héros.

Voici donc le sens d'histoire récapitulé, et voici précisé ce que nous appelons transitivité :

- Le changement de langue, l'accident phonologique ou lexicologique occulte nécessairement un travail du sens : pour Roland, dans un nom devenu totalement insignifiant, le fait de territorialisation du pouvoir se cache ; pour Olivier, à une métaphore abolie (l'encens) en succède une évidente, et proliférante (l'olive) ;
- Mais l'occulté reste de l'implicite. C'est par lui que se structure intérieurement le couple : Roland dans la tradition textuelle n'abandonnera plus

Olivier. C'est par lui que se développe un sens explicite : celui du couple fortitudo/sapientia, repris de l'Antiquité.

De cette façon, devant l'autre, le soi est une dualité nominative qui recèle le 'secret historique' des Francs, ou Français : leur dualité ethnique, donc ethnotypique :

Roland est proz e Oliver est sage.

2. Les noms des autres.

Il est généralement admis que, dans la Chanson de Roland, les noms des Chrétiens appartiennent soit à l'histoire, soit à la fable organisée ; ceux des " Païens " ressortissent à la pure fantaisie.

Un linguiste devrait être alerté par cette générale assurance, qui tourne à l'évacuation d'un problème. Si fantaisie il y a, comment ne penserait-il pas qu'elle a ses procédés de génération ? Ne se souviendrait-il pas des rapport de la lettre à l'inconscient ?

Nous n'avons pas la place d'étudier ici la structure phonologique de tous les anthroponymes musulmans du texte d'Oxford ; nous voudrions du moins signaler deux récurrences préfixales fortes qui apparaissent en tout index nominum, et leur faire un sort d'analyse.

L'une est, pour le sens d'histoire, importante ; l'autre principale.

Soit la série : Escacabi, Esclavoz, Escoce, Escremiz, Espaigne, Espan, Espaneliz, Esperveris, Estorgans (ou Esturganz), Estramariz (ou Estramarin, Astramariz), Esturguz.

De ces onze séquences phonologiques, cinq laissent immédiatement décoder leur origine extratextuelle. Ce sont des toponymes ou des ethnonymes bien connus : Espaigne et l'adjectif Espan, mais aussi Espaneliz, c'est-à-dire Espanel + ins, nom d'un écuyer de Baligant, qui renvoie à " l'Espagne " comme terre musulmane, Empire à ravir aux Musulmans ; ajoutons Esclavoz, c'est-à-dire Esclavons, lui aussi bien connu : il s'agit des Slaves réduits en esclavage, qui ont fait carrière de militaires et même de rois (dans la Taifa) en Espagne. Reste Escoce, l'Ecosse. Elle fait partie des conquêtes de Roland, avec l'Irlande : c'est une des preuves de l'idéologie normande de la Chanson (v.2331 ; le v.2332 est E Engleterre, quë il tenait sa cambre, " et l'Angleterre, où il (Charles) tenait audience ").

Une autre est claire : Estramarins, sous ses diverses graphies, signifie " d'outre-mer ". La forme est plutôt d'oc que d'oïl. Nous trouvons donc,

attachée à cet Es-, étymologiquement divers, la distribution des Musulmans en gens d'Espagne et Orientaux (15), et un signe d'extériorité (Escoce) au monde franc, qu'Espagnols et Orientaux confirment.

Sur ce fond, les cinq autres séquences paraissent des jeux verbaux à partir de Es-, où Estorgans et Esturguz suffixent le nom des Turcs (16). Escremiz, l'un des douze paires païens, ne peut être disjoint de l'occitan escremir, " défendre, se battre ", et de escrima. Esperveris se réfère à ēsparver, " épervier ". Il ne reste finalement qu'Escababi dont nous ne voyons pas immédiatement le motif d'inclusion dans la série. Mais, lisons le seul vers où il apparaît : escababi i ad le chef trenchét (1512). Ce pourrait bien être un complexe signifiant, sorte de mot-valise, où un es-capa, " échappe, fuit " + bi (vi(n) ?) rejoint un escapitat " décollé ".

Retenons donc cette structure : Es- (d'origine signifiante ou moteur de signifiante) + syllabes signifiantes + suffixe, généralement -in, -i(n)s au cas sujet. C'est la structure identificatrice de l'autre, du Musulman.

Autre série : Machiner, Maheu, Mahum (Mahumet), Malbien, Malcud, Malduit, Malpalin, Malpramis (ou Malprimis), Malquiant, Mal(sar)un, Maltraïen, Marcules, Marganices, Margariz, Marsilie.

Trois noms y sont immédiatement décodables à partir de l'arabe. Ils ont la forme des participes passifs : ma + syllabe à voyelle O + syllabe à voyelle longue (cf. maf̣ūl, " patient " et maktūb, " écrit ", des racines

كتب و فعل

Ainsi Marsilie, dont la forme occitane est Marsili : un ma- (que ne présentent pas d'ailleurs les formes classiques rasūl, " messenger " et rasīl, " prophète "), la racine signifiante, et un suffixe roman, qui renvoie au latin -in. La forme arabe est théoriquement correcte : *marsīl. Le roi de Saragosse porte le nom d'un " envoyé ", l'un des noms canoniques de Mahom et fait sur la racine du verbe أَرْسَلَ.

Margariz, suffixé en -rits, est tout aussi clair. Il est formé sur رَعَا raʿā, " se convertir ". Le mot a eu du succès. Margerit, marguerit existe toujours comme patronyme occitan. Ce repentir de Séville incarne parmi les paires musulmans une élégance transculturaliste.

Marganices, est lui l'autorité d'Outre-Mer, l'Algalife, oncle de Marsile, qui commande des troupes noires, sans doute écho littéraire de Yusūf l'Almoravide. La racine arabe de son nom est رَعَنَ, raʿn " piton, saillie ".

On ne peut manquer de penser à ar^can, " qui a un long nez ". C'est un ethnotype physique, une désignation raciale altérisante.

En digression, mais une digression de plein sens historique, nous pourrions ici ouvrir le chapitre de Corb-, une racine romane. La Chanson de Sainte Foy parle des Corbarins, peuplade païenne dont le nom est une modification de Barbarins, les Africains. Quand les Croisés rencontrèrent l'émir turc de Mossoul, Kerbogha, ils l'appelèrent Corbaran. Mais Guillaume au Courb-nez (il l'avait, semble-t-il, avec toute sa lignée) ne risquait-il pas de passer pour un sémite ? La fable le lui coupa : il fut " au court-nez ". Le nez aquilin a soutenu pendant plusieurs siècles une désignation de l'autre.

A ces quatre noms il faudrait ajouter Mahom(et). Le nom du prophète est aussi un participe passif, muḥammad, " honoré ". La vocalisation mohammed a permis la métathèse mahomet (et ultérieurement, par une autre métathèse, Baphomet). Le signifiant-clef du système ouvrait le règne du préfixe qui désigne les MA-hométans.

Sous ce préfixe, la série onomastique de la Chanson place onze autres dénominations. Mais plus rien n'y est arabe étymologiquement. Ce sont des jeux romans sur ma + cons. + cons où l'occitan se fait productif : malbien est clair, il nie le bien (il existe toujours) ; malcud et malquiant recouvrent malcuid ou malcug et malcujant, " mécréant ", malduit, étymologiquement male-ductu désigne les voies torses (il s'agit du trésorier de Marsile), maltraient est de même aune, il se réfère à maltrasent, de maltraire, qui a généralement un sens passif " se mal porter ", mais peut être ici actif " porter le mal ". Malsarun est une modification en mal- de Falsaron, " fourbe "; mot encore d'usage occitan qui est aussi un nom de Musulman dans la Chanson, l'un des pairs. Malprimis pourrait associer Mal à Primes, l'un des pays maudits cité par le texte. Quant à Marcules d'ultre mer, écuyer de Baligant, il peut faire rêver d'une réinterprétation audacieusement bouffonne de Mar/sile.

Le résidu est en définitive de trois noms : Malpalin de Nerbone, où l'on n'ose voir un composé de mal et de pali, " dais de soie ", Machinet qui pourrait bien être un substantif renvoyant à des ruses ou machinations (c'est un messenger du Marsile) et Maheu, curieuse collision d'une nomination de l'autre musulman, dont nous ne savons rien, et de Maheut, qui appartient à l'Europe chrétienne (17).

La série ES- n'a rien d'arabe linguistiquement à l'origine. Par l'effet d'un carrefour de signifiants, elle fabrique un préfixe d'altérité ethnique. La série MA- est fondée sur une exacte morphologie arabe et quelques lexèmes de cette langue, de haute portée sémantique, qu'ils soient des références à la foi musulmane ou un simple ethnotype. MA- initie une série MAL-: la désignation péjorative de l'Autre prend des airs d'altérité linguistique pour signifier en langue romane.

On saisit là le phénomène de mise en réserve, au secret d'un sens produit dans la langue de l'autre côté de la Frontière ; l'implication sert encore une fois de caisse de résonance connotative. Mais la connotation se développe par " jeu de mots " dans la langue familière. On aurait bien des exemples dans le monde actuel de la " translangue " qui sert à nommer l'autre en interprétant ses signifiants comme des nôtres.

Une remarque pour clôre ce bref inventaire : ce jeu sur la Frontière se fait par l'occitan. La Chanson normande a été précédée d'une textualité en langue d'oc. Tous les critiques ne partageront pas notre conviction sur ce point ; mais il est d'usage scientifique général de reconnaître l'occitanité de l'onomastique du Roland. Une occitanité qui se vit sur la Frontière navarro-aragonaise.

3. L'Autre en lui-même.

Cet en soi de l'altérité, c'est bien déjà Marsile, qui a un nom pris au Coran. Mais Marsile est étrangement entouré. Son épouse s'appelle Bramimonde (l'épisode de Baligant en fait Bramidonie, pour rendre le nom indécodable et péjorant sur le modèle d'un Grandonie, prince païen). C'est un nom roman 'de mode', il fait penser à Esclarmonde qui connaîtra une telle vogue sur l'articulation des XII^e et XIII^e siècles. On peut comprendre activement " qui désire le monde " ou passivement " que le monde désire ". Cette reine en transitivité culturelle par son nom même, ira naturellement à la chrétienté, baptisée du nom de Juliane, patronnée par Santa Juliana, c'est-à-dire Santillane.

Le neveu de Marsile, le Roland du parti musulman, n'a pas non plus un nom arabe. Il s'appelle Aëlroth, où il est facile de trouver un nom de gloire double, en gotique Adahlrod (18). Le parallélisme a sans doute joué là : il fallait que hruoth marquât le " neveu " de part et d'autre.

Bramimonde et Aëlroth (la graphie -th est savante, l'auteur et le scribe se réfèrent non à Roland, mais à Hruothland(us)) soutiennent une

saisie de l'Autre qui en quelque sorte le désidentifie, l'aliène.

Le jeu va être plus complexe avec Baligant. Ce nom a fait couler beaucoup d'encre. On se range assez facilement à l'opinion de Sainéan qui y voyait l'occitan belugant, " étincelant ". Ce serait une allusion aux yeux brillants des Maures dans leur visage sombre. Mais Baligant n'est pas Maure, rien n'indique qu'il ait le teint sombre. L'étymologie n'a pas la force de conviction de Marganices ou de Corbarin. L'ethnotype n'est pas sûr.

Admettons l'occitanité de -igant, participe d'un verbe à suffixe latin -icare. Il se pourrait bien qu'il ne fût qu'un cache. Une attention au sens laisse voir trois autres syllabes, arabes, celles-là : Bāl-al-^Vgin, " Baal-le-diable ", formation parallèle au toponyme Bāl-al-Bak (dont nous avons fait Baalbek) (19). Pour les Arabes, Baal a représenté le paganisme même, l'Ennemi de Dieu installé dans la foi des Nations. C'est cette dénégation catégorique qui leur est appliquée à eux-mêmes par les Chrétiens. On ne saurait imaginer condamnation plus radicale et plus perfide que ce déplacement du Mal absolu. Nous y saisissons le fond de l'opération fanatique qui s'est développée aux XI^e et XII^e siècles et a soutenu les Croisades d'Espagne et d'Orient : faire avec la confession la plus rigoureusement anti-païenne, la plus purement monothéiste un paganisme, un polythéisme ; bloquer l'image de l'Autre sur le contraire de ce qu'il est, sur ce qu'il condamne. C'est elle qui a réussi, et non pas la compréhension que certains grands Chrétiens ont essayé de nourrir de réflexions, contacts et traductions.

C'est elle qui commande l'épouvantable génocide qu'avec fureur proclament la Chanson de Roland et toutes les autres épopées romanes. Il faut tuer l'Autre, parce que l'Autre est le Mal même.

De Baligant nous passons à Tervagant. Même suffixe qui dénote l'occitan.

Tervagant est la troisième personne de la Trinité musulmane. Les deux autres sont Mahomet et Apollon. Pourquoi Apollon pris parmi tous les autres dieux qui auraient pu servir à étayer la thèse du paganisme des Musulmans ? On aurait pu en trouver de plus infernaux. Mais c'est l'Apollon d'Ephèse qui, par oracle, a décidé de la grande persécution du temps de Dioclétien. La légende dorée s'inscrit dans une structure dénomminative.

Cette inscription fait sens d'histoire. Elle recouvre le combat contre l'Islam du souvenir de " l'ère canonique " des martyrs sur qui se fonde

l'Eglise. Elle est la clef de voûte du grand édifice idéologique où s'établit l'épopée médiévale : la transsécularité du témoignage combattant.

A Tervagant on a trouvé de multiples étymologies, par Hermès Trismégiste, ou par vagantem. Elles font toutes une difficulté phonétique. Aucune ne s'impose par le sens.

Nous choisissons la plus simple et, pour nous, la plus évidente. Puisque il y a " trinité païenne ", jouons le parallélisme. La Trinité est à trois instances : le Père, à qui Apollon fait écho ; le Fils, qui devient le Prophète. Reste le Saint Esprit. C'est ce qui manque aux Musulmans. C'est par ce manque qu'ils sont damnés : *tertiu vacante, occitan *tertz vagant, qui donne Tervagant au prix d'une normale simplification de groupe consonantique.

Sur ce manque a proliféré dans l'épopée une image diabolique de Tervagant, démon rugissant, thaumaturge du mal. Mais ce manque est le sens le plus profond, mis au secret du nom propre. Le nom insignifiant peut céder la place à l'imagerie de cauchemar, à la prédication fabuleuse, par quoi l'Autre est un ennemi renouvelé, illimité ; sous lui le sens offusqué, scellé maintient la condamnation fondamentale, l'être immobile de ce Mal, de ce défaut total du rapport à Dieu, de cette condamnation panchronique.

Puisse la praxématique aider à comprendre l'implicite dans les noms propres, et à le redouter !

NOTES

1. L'Epopée de la Frontière, enquête sur la Chanson de Geste, (à paraître).
2. Nous avons des substituts : " chose ", " machin ", qui sont très remarquablement des praxèmes de généralité économisant le 'sens évacué', et en même temps des réifications de l'humain.
3. cf. G.Calame-Griaule, Ethnologie et Langage, Paris, Gallimard, 1965. Ce livre fournit la matière principale à une très remarquable étude (malheureusement encore manuscrite) de P.A.Taguieff, Deux essais sur la théorie du nom propre, mémoire de l'EPHE, 1975.
4. cf. P.A.Taguieff, op.cit., chap.8, Aspects d'une dialectique.
5. cf. notre communication au colloque international d'Etudes Occitanes (Béziers, 1986) : La nomination indirecta dels païses (à paraître). Le premier à proposer cette étymologie simple a été Henri Guiter, in

Revista Catalana, Perpignan, 1979 (n.44).

6. A remarquer que Burgos réalise le sens de " châteaux " (une autre Frontière, la Pannonie, est devenue Burgenland). Mais Burgi, pluriel, désigne aussi des unités réunies par l'urbanisation. C'a été le cas à Narbonne, où le Bourg, sur la rive droite de l'Aude, était dit plutôt Burgi.
7. cf. M.-Th. Morlet, Les noms de personne sur le territoire de l'ancienne Gaule du VI^e siècle au XII^e siècle. 7. Les noms issus du germanique occidental et les créations gallo-germaniques. CNRS, Paris, 1967.
8. cf. E. Schröder, 'Roland' in Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur, LXXVI (1936), p.196.
9. Historia ecclesiastica, éd. Le Prévost, Paris, 1840, t.II, pp 6-8.
10. Le terme d'anglo-normand fait illusion. Il vaudrait mieux dire " normand de Bretagne ". Les Normands dans la vallée de la Tamise ont pu élaborer une Koiné littéraire spécifique, mais faite d'éléments apportés du continent.
11. Et toute la critique du XIX^e et du XX^e siècles a suivi, faisant des Franceis des sujets du roi de France. Ceci est une autre affaire : celle d'une falsification moderne du sens d'histoire. Nous laissons ici de côté un effet annexe de l'opération du XII^e : l'ajout sur une série de manuscrits d'Eginhard du nom de Roland à celui de deux autres illustres morts de Roncevaux. A cause de cela, Roland fut d'abord pris, et l'est encore, pour un personnage historique. Rien n'est moins sûr.
12. Un argument qui a été abondamment développé par de patientes recherches (R. Lejeune, P. Aebischer) est la mode onomastique : à partir du XI^e siècle en certaines zones (Catalogne, Occitanie, Sud-Normandie, Bourgogne) les pères appellent volontiers leurs deux premiers garçons Olivier - Roland, puis Roland - Olivier. On remarque que, choisi seul ou accompagné de Rolandus, le prénom Olivarius concurrence Oliba, puis le supplante en Catalogne entre 1080 et 1120 environ.
13. Ce type passé en latin, parallèle à -ō, -one survit encore dans les doublets pute/putain, nonne/nonnain.
14. Sont entre crochets les noms de la geste d'Est : Chanson de Willame, puis geste des Narbonnais, absents de la Chanson de Roland.
15. Cette distribution met en cause le renversement de sens qui est dans Sarrasins. En arabe as-sarqī désigne l'oriental (l'homme du Maṣrīq), que sa territorialisation espagnole a distingué des orientaux ultérieurs : il est occidental.
16. La sonorisation de -c- en -g- est encore occitane : cf. le fém. turga fréquent et turquet, nom du maïs (blat turo). En occitan l'ethnonyme ren-contre plaisamment turc, " impuissant ", turga " stérile ".
17. Nous avons négligé Maëlgut (v.2045), une conquête de Gualter, Gautier, dont P. Aebischer nous assure que c'est une conquête féminine, et non un guerrier maure. Le nom est à joindre à l'onomastique féminine germanique : gut est un-gund.

18. Broéns, " Les noms propres wisigoths dans la Chanson de Roland ", in BABLB, XXXI (1965-1966), pp 65-71.
19. Nous remercions le romaniste égyptien Mahmoud Salem Elsheik de nous avoir dirigé vers cette interprétation.

Mots / Ordinateurs / Textes

Sociétés - N°14 Mars 1987

Mots

NUMÉRO SPÉCIAL
DISCOURS
SYNDICAL
OUVRIER
EN FRANCE

PRESSES
DE LA FONDATION NATIONALE
DES SCIENCES
POLITIQUES